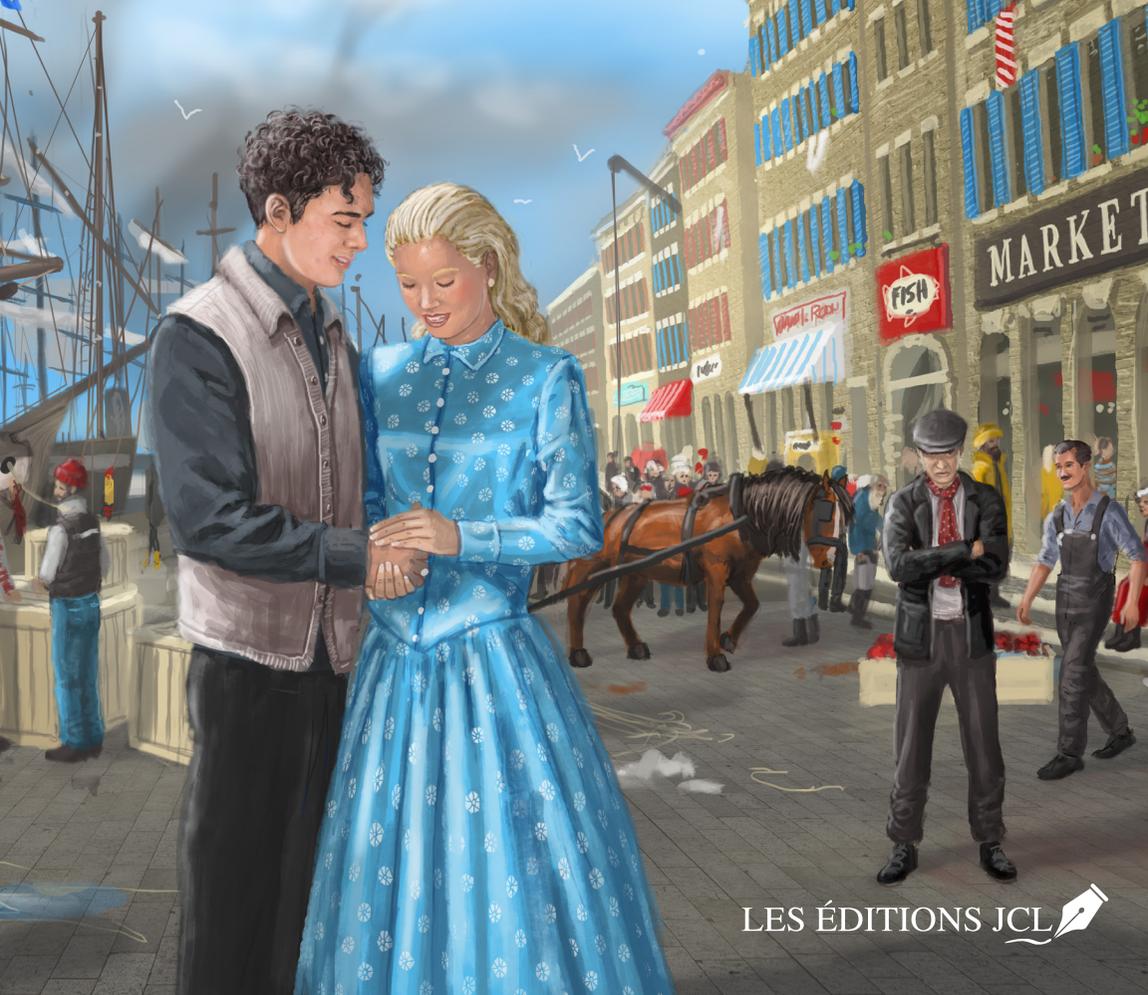


# Il était une fois à *New York*

CLAUDE DION

roman



LES ÉDITIONS JCL 

Il était une fois  
*à New York*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Dion, Claude, 1939- , auteur

Il était une fois à New York / Claude Dion

ISBN 978-2-89431-642-9

I. Titre.

PS8607.I635I4 2018 C843'.6 C2018-940785-9

PS9607.I635I4 2018

Illustration de la couverture : Maxime Bigras

© 2018 Les éditions JCL

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITIONS JCL

jcl.qc.ca

*Distribution au Canada et aux États-Unis*

MESSAGERIES ADP

messengeries-adp.com

*Distribution en France et autres pays européens*

DNM

librairieduquebec.fr

*Distribution en Suisse*

SERVIDIS/TRANSAT

servidis.ch



*Suivez Les éditions JCL sur Facebook.*

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

CLAUDE DION

Il était une fois  
*à New York*

LES ÉDITIONS JCL 

Du même auteur  
aux Éditions JCL

*Si seulement les vents avaient été favorables, 2014*

*À mes petites-filles,  
Élisabeth et Gabrielle*



## PROLOGUE

À la fin d'une chaude journée de l'été 1859 où la canicule s'est abattue sur la ville, une silhouette se découpe sur un coucher de soleil à Manhattan. Du côté du fleuve Hudson, l'astre du jour vient de disparaître dans une explosion de couleurs qui embrase la voûte céleste. Le long des quais du côté d'East River, le travail des débardeurs prend fin au moment où quelques ombres fugitives se profilent dans la nuit naissante.

Empruntant l'allure furtive du félin en chasse, des individus se glissent jusqu'en bordure du front de mer où ils s'arrêtent pour mieux flairer le vent. Avec mille précautions pour ne pas faire craquer les planches qui recouvrent le débarcadère, ils enfilent la passerelle pour se retrouver sur le pont d'un navire amarré où quelqu'un semble les attendre. Une discussion s'amorce. Elle devient vite animée et on pourrait rapidement en venir aux coups. Les bras se dressent en contre-jour sur le crépuscule tandis que les têtes se rapprochent. Les esprits s'échauffent alors que plusieurs matelots sortis de nulle part s'avancent pour faire face à ce qui pourrait être une attaque contre leur bateau.

Dans la pénombre, il est difficile de distinguer les alliés des ennemis. La rencontre pourrait dégénérer quand quelqu'un arrive du gaillard arrière et appelle au calme. Après un vif échange où chacun retient son souffle, on convient d'un prix qui conclut la transaction. Quelques ordres sont lancés à voix basse et les matelots s'éloignent pour revenir avec la marchandise. Puis ils se retirent comme à regret. Les trafiquants s'emparent

des colis. Après un dernier échange convivial, ils repartent en emportant ce qui, dans le noir, semble être des sacs de toile qu'ils chargent sur leur dos. Ils se fondent dans l'obscurité au moment où la noirceur tombe définitivement sur la métropole.

Se faufile par les rues secondaires mal éclairées, ils disparaissent du paysage en tentant de déjouer la surveillance des vigiles de la police qui arpentent les rues de Manhattan. Avant tout, ils espèrent éviter toute rencontre avec les puissants gangs de rue qui, implacables, investissent le territoire aussitôt la nuit venue. Insatiables, ces brigands n'hésitent pas à s'approprier tout objet qu'ils pourraient juger avoir une certaine valeur.

En suivant celui qui est à l'origine de cette incursion, un importateur opérant dans l'illégalité, les porteurs parviennent à ramener le précieux butin jusqu'à son entrepôt de la rue Houston. Ce trésor est un arrivage de thé chinois en provenance du Yunnan. Heureux que tout se soit bien passé, l'importateur remercie chacun des quatre coursiers qu'il a engagés en leur payant leur dû.

— Beau travail, les gars. Et surtout, pas un mot de ça à personne.

— Fais-nous signe si tu as encore besoin de nous, Youssef.

— Je n'y manquerai pas.

Satisfait d'avoir mené à bien son expédition, Youssef s'empresse de sécuriser sa marchandise aux étages supérieurs où ce produit de contrebande sera à l'abri d'une visite officielle toujours possible. Soulagé, il se laisse choir sur une pile de sacs de farine qu'il a reçus le jour même. Heureux du déroulement de l'opération, il peut enfin se détendre.

Tout s'est bien passé, de l'instant où il a rencontré ce capitaine au long cours qui bourlingue à travers les sept mers du monde,

jusqu'au moment de la livraison à son magasin. Demain, il va enfin pouvoir annoncer à ses clients privilégiés que le thé qu'il leur avait promis est enfin arrivé. Un thé noir de qualité supérieure qu'il leur est impossible de trouver ailleurs dans la ville et qui supplante le thé indien fourni par les Anglais. Cette transaction va lui permettre de réaliser un bon profit, d'autant plus qu'il n'a pas eu à payer les droits de douane qui auraient dû s'y rattacher.



*Quelques années auparavant*

La jeune république des États-Unis d'Amérique attire chaque saison de navigation des centaines de milliers d'immigrants séduits par les promesses d'une terre d'accueil aux multiples ressources. Depuis la découverte du métal jaune dans l'American River en Californie, la nouvelle a fait le tour du monde, entraînant son lot de chercheurs d'or, de marchands d'illusions et d'aventuriers prêts à tout pour mettre la main sur le précieux métal. Opportunistes, certains d'entre eux affrètent même des voiliers dans le seul but d'amener les orpailleurs jusqu'à San Francisco où les navires sont ensuite abandonnés sur place. Désertées par leurs équipages lancés à la recherche de l'illusion et ballottées par la fureur des flots, plusieurs de ces embarcations finissent par sombrer, toujours amarrées au quai.

D'autres nouveaux arrivants, plus pragmatiques, débarquent en Amérique dans le but de fuir la misère qui règne chez eux. Ils ont la ferme intention de s'établir et de participer à la prospérité de cette nouvelle patrie qu'ils espèrent avoir trouvée. Ils veulent s'implanter dans un pays où ils pourront laisser libre cours à cette soif de liberté qui les anime et pour laquelle ils sont prêts à risquer leur avenir. Ils sont une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants à déferler en empruntant le port de New York dans l'espoir de jours meilleurs. Chacun d'eux arrive avec ses rêves tout en poursuivant la recherche de l'*eldorado*.

Youssef Edelman, un jeune israélite à peine d'âge majeur, fait partie de ces rêveurs. Il est originaire de Pruszków, un petit village situé en banlieue de Varsovie où il vit avec sa famille dans la plus grande pauvreté. Dépossédée du petit lopin de terre que cultivait son père sous l'oppression tsarine, sa famille a été acculée au désespoir. Élevé dans un milieu hassidique où la religion juive est omniprésente, Youssef refuse de souscrire au carcan que lui impose son entourage. L'encadrement familial dans lequel la religion occupe un rôle de premier plan ne lui convient plus. Il en a assez de cette vie où la Thora prend l'intégralité de l'espace en faisant fi de tout discernement. Jeune et intrépide, Youssef n'arrive plus à vivre dans un environnement qui l'étouffe. Il préfère partir plutôt que de se révolter.

\* \* \*

Lancé sur la route malgré les protestations de sa mère et les reproches de son père qui dénigre sa décision, Youssef s'éloigne en sifflotant malgré l'appréhension qui l'habite. C'est en simulant l'indifférence qu'il avance en balançant son baluchon qui ne pèse guère. En chemin, il constate qu'il n'est pas seul à emprunter la voie de l'exode. Il réalise également que plusieurs des habitants de son village sont déjà partis vers des contrées plus accueillantes. Des familles entières se sont engagées sur la route dans l'espoir d'une nouvelle existence qui leur sera plus favorable. Ils arrivent des villages voisins, de Varsovie et de plus loin encore. Chacun a ses raisons qui sont peut-être bien différentes de celles de Youssef. Une chose est certaine, le jeune homme n'a pas à juger ces raisons, pas plus que ceux qu'il croise sur sa route n'ont à se prononcer sur sa décision.

Au moment où il a décidé de partir, Youssef possédait peu d'informations sur ce qui pouvait l'attendre une fois sorti de Pologne. Inflexible, il est quand même parti, sachant que le soleil se couche à l'ouest et que l'Amérique se trouve quelque

part là-bas, loin de l'omniprésente oppression russe qui lui a enlevé tout espoir de liberté civile. Pouvoir simplement choisir son lendemain lui apparaîtrait comme une fin en soi.

En chemin, les gens qu'il côtoie gagnent la France en empruntant la voie de l'Allemagne pour arriver à Paris en passant par la Belgique. La plupart d'entre eux ont déjà décidé de l'aboutissement de leur quête, tandis que lui ne sait toujours pas où le mènera sa recherche. La route est longue pour les marcheurs qui doivent garder leur conviction intacte en voyant circuler près d'eux les diligences qui roulent à grande vitesse, soulevant de gros nuages de poussière, ou en les éclaboussant de boue au passage.

À la tombée de la nuit, les bandits de grands chemins arpentent les routes à la poursuite de proies faciles qu'ils ne se privent pas d'égorger au besoin pour mieux les détrouser. En plus de l'exposition aux menaces meurtrières, l'épuisement constitue un danger insidieux dont le voyageur doit se méfier. Heureusement, le trajet n'est pas trop éprouvant pour un jeune en bonne santé comme Youssef, mais il peut devenir périlleux pour une personne âgée ou malade. À bout de ressources, plusieurs n'arriveront jamais à destination.

Anxieux de connaître son destin, Youssef file à vive allure jusqu'au moment où il rejoint un petit groupe qui peine à avancer. Ces membres d'une même famille emportent avec eux tous leurs biens rassemblés dans un tombereau où s'entassent une table et quelques chaises, des meubles qui ont dû se retrouver au centre des délibérations qui les ont conduits dans cette quête d'un monde meilleur. Une armoire et un matelas semblent attendre d'être à nouveau utilisés. En plus des outils de jardin qui ont dû servir à cultiver un lopin de terre.

Le chargement ne bénéficiant d'aucune traction animale, les hommes tirent à tour de rôle le fardeau qui devient plus lourd

au fil des jours. Conscient de leur vulnérabilité, Youssef se joint à eux en offrant de les aider avant qu'ils ne s'effondrent, à bout de forces. Après tout, il n'est pas si pressé. Même s'il n'est pas très costaud, il y met tout son cœur afin d'alléger leur charge. En observant cette famille écrasée par la misère qui semble les poursuivre, Youssef est mal à l'aise d'exposer son mal de vivre qui n'est, après tout, qu'un caprice d'adolescent qui recherche le changement. Il est encore jeune et en santé tandis que les gens qu'il aide ont été usés par la vie. Il ne peut s'empêcher d'avoir une pensée pour ses propres parents qu'il vient de quitter malgré leurs protestations.

— D'où venez-vous ? s'informe Youssef.

— Nous arrivons de Varsovie, répond la dame dont le bas de la robe râpé traîne dans la boue. Nous nous rendons chez mon beau-frère qui est à Paris.

— Il y est depuis longtemps ?

— Plusieurs années déjà. Il nous a écrit en nous demandant d'aller le rejoindre. Il a du travail pour son frère.

— Vous allez vous ennuyer de la Pologne ?

— Pas après tous les malheurs que nous y avons connus.

— Il existe plusieurs raisons à vouloir quitter sa patrie, ajoute Youssef, qui redoute la nostalgie malgré son désir indéfectible de vouloir abandonner son pays natal.

— J'espère juste que mon père pourra arriver à destination, chuchote la mère, inquiète.

Youssef aperçoit alors, couché dans le fond de la charrette, un vieil homme qui subit avec abnégation tous les soubresauts du

chemin. Résigné à se rendre jusqu'aux limites de son calvaire, le patriarche affaibli espère que cette nouvelle patrie apportera un peu de bien-être à ses enfants.

\* \* \*

Après plus d'un mois où ils ont dû affronter la pluie froide d'un printemps tardif, le soleil apparaît enfin lorsqu'ils arrivent en vue de Paris. Si près du but, ils se permettent de ralentir la cadence. Ils ont réussi bien qu'ils en aient souvent douté lorsque le découragement semblait être la seule avenue possible.

— Nous y sommes ! s'écrie l'aîné des garçons avec qui Youssef a créé des liens d'amitié durant leur lutte contre l'abattement. Ce soir, nous allons dîner dans Paris ! se réjouit-il.

Après cette longue progression vers son émancipation, Youssef aurait pu se réjouir d'être enfin rendu dans une ville telle que celle-ci. Alors que ses compagnons de route sont venus rejoindre un parent, lui se dit que d'entrer dans cette grande agglomération lui apparaît ambitieux. Parti sans le sou, il n'aurait pas encore mis le pied dans la ville qu'il serait réduit à se retrouver à la rue.

*Ce n'est vraiment pas là le genre de situation que j'escomptais, réagit celui qui entrevoit un avenir doré. Je dois absolument me trouver du travail pour assurer ma nouvelle vie, réfléchit Youssef. Un travail rémunéré pour la première fois de sa vie.*

Déjà, il se trouve confronté à ce monde qu'il avait imaginé durant le dernier hiver. Idéalisé, peut-être ? À l'entrée du pont d'Arcole qui va mener ses compagnons de route jusqu'à leur proche parent, il doit prendre une décision.

— Je vous quitte ici. Pour moi, le voyage continue.

— Vous nous laissez donc ?

— Il faut que je trouve ma voie.

— Dommage, exprime la maman, qui le considérait comme un des leurs. J'aurais aimé vous présenter mon beau-frère.

Youssef, qui se sent grisé par le chemin parcouru, ne compte pas s'arrêter sur sa lancée. Au départ, il visait l'Amérique et il croit encore qu'il est possible d'y arriver.

— Je ne suis pas encore rendu. Il faut que je poursuive ma route.

Après des effusions d'amitié où l'amertume voisine l'espoir, leurs parcours se séparent.

— Bonne chance et mille mercis pour ton aide!

En continuant en direction de la côte sous un ciel où le soleil a retrouvé sa place, Youssef arrive dans une petite localité sur la rivière Sarthe où on lui fait savoir que les Filatures Cohin sont à la recherche de main-d'œuvre. Embauché pour filer le coton en provenance des États-Unis sous la gouverne d'un contremaître omniprésent, le jeune homme partage le dur labeur avec des femmes et des enfants qui n'arrivent pas à sourire. Les femmes qu'il côtoie sont à bout de souffle, sans espoir d'arriver à améliorer leur sort, tandis qu'un travail abrutissant prive des enfants de leur jeunesse.

De sa Pologne qui subit l'oppression tsarine, Youssef avait idéalisé la situation des Français qui avaient secoué le joug de la royauté. Leur devise, Liberté, Égalité, Fraternité avait enflammé Youssef qui y reconnaissait ses propres aspirations. Parti en idéalisant ce monde qui lui était inconnu, il déchanté en constatant que les sévices existent jusqu'en ce pays qu'il a cru égalitaire.

*J'aurais pensé que la Révolution française aurait rempli ses promesses, constate-t-il, désenchanté.*

Désabusé, il lui tarde de poursuivre sa route vers son ultime idéal. Il n'a pas d'autre ambition que de se rendre au-delà de l'océan, là où il doit bien y avoir assez de richesses pour ne pas avoir à exploiter les plus faibles. Après avoir gagné assez d'argent grâce à cet emploi misérable qu'il décrie, il décide qu'il est temps de partir.

Il n'a aucune idée dans quelle aventure il met le pied, mais il est déterminé à aller jusqu'au bout de son entêtement. En approchant de Saint-Malo, d'où arrivent les chargements de coton en provenance de New York, il perçoit cet air marin qui lui titille les narines. Arrivé à marée basse, il fait face à une grève sans fin qui ressemble plus à un terrain marécageux qu'à cette mer à laquelle il s'attendait. Ici et là, des gens retournent le sable pour y ramasser des coquillages qu'ils placent ensuite dans un panier d'osier. Un peu plus loin, quelques petits bateaux de pêche gisent sur leur flanc. Youssef n'aurait jamais osé s'y embarquer pour se rendre en Amérique.

*Ce ne peut pas être cela, l'océan.*

Il n'a jamais vu la mer, mais il s'est imaginé quelque chose de bien différent. On lui a pourtant assuré qu'il trouverait ici des bateaux qui allaient pouvoir l'amener au-delà de l'Atlantique.

— Ne restez pas là, jeune homme !

— Mais pourquoi donc ? réplique Youssef, surpris d'être interpellé de la sorte.

— Ne voyez-vous pas que la marée arrive ? Vous allez vous retrouver les pieds dans l'eau si vous ne bougez pas.

Après avoir regagné les hauteurs où se tient le vieux monsieur qui l'a abordé, Youssef voit avec surprise rouler les vagues qui envahissent l'endroit où il se tenait quelques instants auparavant. Les pêcheurs de coquillages ont déjà quitté le sable et les quelques petits bateaux qu'il avait aperçus se redressent un à un à mesure que le niveau de l'eau monte dans la baie.

— Mais c'est donc la mer! fait-il, fasciné par la vague qui roule jusqu'à la rive.

— Face à vous, c'est la baie de Saint-Malo. La vague de marée peut vous surprendre si vous n'êtes pas vigilant. Plusieurs ont failli y laisser leur vie.

— Je n'ai jamais vu un tel spectacle!

— Plus au large, c'est le English Channel qui mène à la mer.

— Je suis donc arrivé à destination!

— La ville se trouve tout en haut des remparts, fait l'homme en pointant une imposante muraille.

En tournant la tête, Youssef aperçoit un grand mur de pierres au sommet duquel se trouvent de hautes maisons qui doivent bien être l'emprise de la ville.

— Impressionnant! ne peut s'empêcher de commenter le jeune homme ébahi.

— Vous devriez voir le spectacle lors des grandes marées. L'eau se répand alors jusqu'au pied de ces bâtisses qui doivent résister à la furie des flots.

— Si c'est la mer devant nous, où est donc le port?

— Si vous montez jusque-là, vous allez l'apercevoir.

— J'y vais donc à l'instant.

— Et souvenez-vous : méfiez-vous de la marée.

Youssef franchit la distance le menant à la ville d'où il aperçoit enfin les grands bateaux à quai où il va pouvoir s'embarquer pour l'Amérique. Captivé par le phénomène de la marée montante, il n'a pas vu venir cet homme vêtu d'une veste à carreaux multicolores et coiffé d'un chapeau melon qui détonne.

— Bien le bonjour, mon ami ! Vous cherchez sans doute un départ pour l'Amérique. Où comptez-vous vous rendre ?

— Comment le savez-vous ?

— J'ai l'œil, monsieur.

Youssef est surpris qu'on lui serve du « monsieur ».

— Vous avez bien raison. Je veux aller à New York.

— C'est votre jour de chance, cher ami. Ce majestueux trois-mâts, que vous pouvez apercevoir plus loin, va prendre la mer dans quelques heures. Heureusement, il reste encore une place à bord. À moins que vous préféreriez attendre quelques jours. D'autres navires vont aussi prendre la mer.

Youssef jette un coup d'œil scrutateur en direction du port où il aperçoit quelques bateaux amarrés qui ne pourront prendre le large qu'avec la prochaine montée des eaux. Dans ce port d'échouage, les bateaux demeurent prisonniers quand l'eau se retire jusqu'au prochain mouvement de la mer.

— Non, non. Moi, je veux partir aussitôt que possible.

— Venez avec moi, alors. Je vais vous montrer.

Soucieux d'être forcé de demeurer à quai s'il manque cette opportunité, Youssef s'empresse de saisir l'occasion. Originaire de l'intérieur des terres, il ne connaît rien en navigation, et

c'est sur un immense navire qu'il va s'embarquer. Il n'a aucun doute sur la capacité à franchir la mer de ce gigantesque moyen de transport. De l'embarcadère, il a le souffle coupé. Il n'en revient pas de voir tout ce gréement dont il tente de comprendre le fonctionnement. Tous ces cordages lui apparaissent inextricables alors qu'ils sont reliés aux mâts qui s'élancent droit dans les airs. Ils forment un enchevêtrement au milieu duquel les voiles devront être déployées. Youssef s'y connaît peu en matière de bateaux. Tout ce qu'il a vu dans sa vie, ce sont de petites barques de pêche sur la Vistule lors d'un passage à Varsovie.

*Dieu fasse que quelqu'un sache démêler tous ces filins !*

Sur le bord du quai, il remarque des ballots de coton qui seront peut-être livrés à la filerie Cohin. Il ne peut s'empêcher de penser à ces pauvres femmes qui n'ont d'autre choix que d'y laisser leur santé, si ce n'est aussi leur fierté. Désolé pour elles, il réalise qu'il est privilégié de pouvoir s'en sortir et d'être sur le point de poursuivre son voyage. Cette étape majeure va marquer son envol vers la liberté.

Ce bateau qu'il a choisi est celui qui vient tout juste de décharger sa cargaison de coton. Il va aussitôt appareiller pour retourner vers la côte est des États-Unis où se trouvent les courtiers du New York Cotton Exchange.

— Afin de rentabiliser la traversée, le capitaine prend des passagers sur le chemin du retour, lui explique le courtier qui cherche à recruter le plus de passagers possible.

L'argent, la concurrence, le *business*, voilà des concepts que Youssef aura à assimiler pour survivre en sol américain.

— Vous voulez dire que je vais devoir voyager dans la cale ?

— Il faut savoir qu'il va vous en coûter beaucoup moins que sur un prétentieux navire qui ne vous mènera pas plus loin. À moins que vous préféreriez attendre le prochain bateau...

*Mieux vaut que je garde mon argent.*

— Non. Ça va. Je n'en mourrai pas.

Youssef accepte de voyager en classe économique. En mettant le pied sur le navire, il remarque qu'il n'est pas le seul à vouloir emprunter la route des alizés pour aller vers l'ouest. En descendant dans l'entrepont où il va loger durant la traversée, il s'aperçoit que l'endroit grouille de gens en partance pour l'Amérique. Ils sont une centaine à faire le voyage, dont certains en provenance de Pologne, tout comme lui. D'autres viennent d'Allemagne ou de France. Tous partagent l'espoir de jours meilleurs dont l'image est propagée en Europe.

Quelques familles se réunissent autour d'une mère qui cherche à se faire discrète pour éviter d'être remarquée. Un groupe de jeunes hommes enthousiastes partagent l'idée de s'approprier l'or de la Californie en reprenant les histoires racontées par un promoteur qui leur a fait miroiter la fortune facile. Et des célibataires comme Youssef arrivent avec la confiance en une vie prospère. Le jeune homme a des rêves plein la tête, mais il ne sait pas trop ce qu'il va découvrir. Il est anxieux de savoir de quoi sera faite sa nouvelle existence.

Profitant de la force des vents après que l'équipage a refait les provisions, le trois-mâts doit s'extraire des forts courants et se diriger vers l'entrée de la Manche. Sous la gouverne du capitaine, qui n'hésite pas à modifier la voilure pour tirer profit des vents capricieux, le navire file vers la pointe sud de l'Angleterre qu'il contourne pour se déplacer ensuite vers la pleine mer. Ce début de printemps qu'ils ont connu en France lors du départ n'est autre que la fin de l'hiver dans l'Atlantique

Nord qui se trouve toujours sous l'emprise du froid boréal. Au premier grain rencontré, ils affrontent un vent puissant qui siffle en s'engouffrant dans la soute et qui fait grelotter chacun des occupants. Des craquements sinistres emplissent bientôt l'air quand la mâture geint de toutes parts sous la force des bourrasques qui l'assaillent.

— Dieu nous vienne en aide ! Nous allons couler !

— Les éléments sont déchaînés !

Les voyageurs sont terrorisés par le bruit des déferlantes qui viennent se fracasser sur le pont au-dessus de leurs têtes. C'est l'affolement pour les passagers qui sont ballottés en tous sens dans les entrailles du navire. Il n'y a de place sur le pont que pour les hommes d'équipage qui doivent assurer la périlleuse manœuvre.

— Maman, maman ! s'écrie un enfant apeuré. Nous allons mourir !

— Fais ta prière et accroche-toi bien, ne peut que lui répondre sa mère, tout aussi désemparée.

— Nous allons tous y passer, vient ajouter avec frayeur un solide gaillard soudainement craintif de se retrouver à la mer.

— *Save our souls !* lance un Anglais désespéré.

Chahutés dans tous les sens, les passagers ne peuvent que se cramponner pour éviter de se frapper contre les parois de la cale. Chacun retient son souffle en attente de la prochaine bourrasque qui va déferler dans le gréement en relançant le chaos parmi tous ces expatriés.

— Ce qu'il y a de pire, clame une vieille dame qui n'a d'autre choix que de bien s'agripper, c'est de ne pas voir venir le prochain assaut.

— Et si on est surpris debout, on peut être projeté contre la paroi, ajoute celui qui s'est retrouvé plaqué contre la coque.

Quand prend fin le tumulte, chacun en a long à dire sur les conditions dans lesquelles ils se trouvent.

— Je croyais que j'allais mourir, s'exclame une vieille dame.

— Et moi, j'avais perdu tout espoir de trouver ma mine d'or, réplique un jeune orpailleur qui a hâte de mettre pied à terre.

— Si j'avais su que ce serait comme ça, je serais resté chez moi, ajoute un autre, prêt à rebrousser chemin.

C'est en maugréant que chacun retrouve ses effets qui ont été éparpillés dans le chahut. Mais ils s'en sortent tous à peu près indemnes, et c'est en remerciant le ciel qu'ils vont mieux se préparer pour la prochaine secousse.

Ils sont toujours en proie au froid humide qui règne dans les entrailles du navire, jusqu'au jour où, par beau temps, l'équipage retire les écoutilles pour aérer l'entrepont où ils sont confinés. C'est alors avec soulagement qu'ils revoient la lueur du soleil qui n'arrive cependant pas à réchauffer leur environnement.

Après une éprouvante traversée qui dure trois bonnes semaines, quelqu'un crie : « Terre ! » Après toutes ces journées où le ciel et la mer se sont confondus, ils progressent le long d'un rivage qui se dessine à l'horizon. À la hauteur de Sandy Hook, qui marque l'entrée vers l'intérieur des terres, ils mouillent l'ancre pour y passer la nuit et prendre à leur bord un pilote qui va les aider à traverser les embûches de l'estuaire menant jusqu'à New York.

Ce n'est que tôt le lendemain matin, après qu'ils ont repris la navigation à voiles réduites, qu'ils peuvent à peine deviner Manhattan tout au fond de la baie. Personne ne veut retourner

dans la cale qu'ils ont définitivement quittée. Sur le pont supérieur, les passagers suivent la progression du bateau à travers les îles de la baie malgré les formations de brume qui parsèment leur passage. C'est grâce à la position des phares que le pilote peut assurer le mouvement du navire malgré le brouillard qui stagne, tout en n'oubliant pas de sonner la cloche à intervalles réguliers pour signaler leur présence.

— Est-ce bien New York que nous apercevons tout au fond là-bas ?

— Oui, bien sûr. Nous y serons dans quelques heures, répond le second.

— Dieu soit loué ! Enfin l'Amérique !

— La traversée a tout de même été assez facile, non ?

— Facile, dites-vous ?

— Si vous aviez été du dernier voyage, vous auriez pu vous rendre compte de la fureur des flots ! En plus, il avait gelé à pierre fendre durant une bonne partie du voyage.

— Dieu du ciel ! Ça a dû être terrible.

— Nous y sommes tout de même arrivés, ricane l'homme de mer qui en a vu bien d'autres et qui se fait une fierté de raconter ses aventures.

À tribord, la terre qu'ils aperçoivent est la pointe sud de Long Island que longe le bateau jusqu'à leur entrée dans Upper Bay qui les amène en direction des débarcadères de Manhattan. Le bateau avance sous les directives du pilote qui indique la route à suivre pour éviter les hauts fonds où le navire risquerait de s'enliser. Ils arrivent ensuite à Governors Island où avaient été érigées deux fortifications pour protéger la ville au moment de la seconde guerre d'indépendance.

Du côté bâbord, une petite île inhabitée est suivie d'Ellis Island. Bientôt, au-delà de la proue, les voyageurs peuvent distinguer la cime des arbres de la pointe sud de Manhattan. Lentement, le capitaine dirige le bateau jusqu'au quai près de la Battery où les matelots lancent les amarres. Une fois le navire arrimé, un médecin de la santé publique monte à bord avant de déclarer tous les passagers exempts de maladie infectieuse. On les autorise finalement à faire leurs premiers pas sur le sol d'Amérique.

Certains, pressés de descendre, se précipitent hors du bateau comme s'il y avait eu la peste à bord. D'autres, heureux que le bateau ait fini de tanguer, prennent le temps de calmer leurs appréhensions. Soucieux d'assurer la sécurité des leurs, les chefs de famille rassemblent leurs bagages sur lesquels ils ont dormi, palabré et rêvé durant la traversée, et sur lesquels les enfants sont venus pleurer. Plusieurs emportent des valises défoncées qui laissent échapper quelques vêtements, tandis que d'autres traînent une poche de toile qui renferme toute leur richesse.

Des femmes ayant fait profil bas tout au long de la traversée viennent retrouver un mari déjà installé à New York. Elles comptent les heures qui les séparent de leurs retrouvailles. Exténuées ou tout simplement excitées d'être enfin arrivées, elles récupèrent leurs nombreuses valises avant de descendre à terre. Les hommes, eux, voyagent pour la plupart sans grand bagage. Ce sont des hommes de tous âges qui comptent trouver la prospérité à tout prix. Ils sont venus pour apporter la sécurité à leur famille et ils vont tout faire pour y arriver. Exaltés par la conclusion d'un long parcours, ils risquent de devenir la cible d'arnaqueurs installés en permanence aux débarcadères. Des rapaces s'y tiennent pour mieux profiter du désarroi des moins avertis qu'ils parviennent à distraire de leurs objectifs en faisant briller des promesses de gains rapides.

Les passagers empruntent la passerelle qui les amène sur la terre ferme et ils sont aussitôt dirigés vers Castle Garden à la pointe sud de l'île où ils doivent rencontrer les services de l'immigration, l'étape ultime avant d'être admis en terre américaine. Tous rassemblés dans une salle d'attente enfumée, ils ont hâte d'être reçus par les agents d'immigration. Ils doivent attendre, car un bateau en provenance de Liverpool a déversé ses passagers avant leur arrivée. Plusieurs d'entre eux viennent d'Irlande en quête d'une terre d'accueil où la misère serait absente.

Touchant enfin au but, un groupe de passagers exubérants extraient de leurs bagages une bouteille d'alcool réservée pour souligner l'occasion, tandis que d'autres, à genoux, remercient le ciel d'avoir touché terre. On discute d'ouï-dire, relançant des rumeurs qui courent d'un bout à l'autre de l'enceinte où ils sont tous consignés. Pourquoi prend-on autant de temps avant de les recevoir à tour de rôle ? Qu'est-il arrivé à cet importun personnage qui a été amené par deux prévôts ? Il a été tellement désagréable au cours de la traversée qu'il mériterait d'être renvoyé chez lui !

— Monsieur Edelman.

Sur le bateau qui les a amenés jusqu'ici, le capitaine avait rempli un manifeste où figurent les noms, âge, sexe et origine de chaque voyageur. Enfin, c'est à son tour.

— Bonjour, monsieur Edelman.

— Bonjour, monsieur, répond Youssef avec un fort accent.

— Je vois ici que vous êtes Polonais, n'est-ce pas ? fait l'officier en regardant son document.

— Oui. *Polish.*

— Vous avez l'intention de vous installer à New York?

— Oui. Je crois bien.

En utilisant les quelques mots d'anglais qu'il a surtout appris en chemin, Youssef n'a pas besoin des services de l'interprète polonais. Très poli, il réussit à satisfaire l'officier qui l'interroge. Il va pouvoir entrer au pays. On lui remet un dollar en or en signe d'accueil.

— Bienvenue en Amérique!





### *New York, 1858.*

Ayant quitté sa Pologne natale pour améliorer son sort, Youssef débarque en Amérique pour y conduire des affaires dans les ports animés de la métropole. Mais sans tarder, il est confronté à la famille Janssens, de véritables tyrans qui exercent une domination impitoyable sur Manhattan.

Entre-temps, Charles Jaquet et sa fille Émilie arrivent de Philadelphie. La jeune femme rencontre Henk, le chef de bande des Janssens, dont le charme et la puissance ne peuvent que l'impressionner. Une fâcheuse mésaventure liée à son commerce permet à Youssef de faire lui aussi la connaissance de la belle Émilie, de qui il s'éprend aussitôt.

Alors que la guerre civile éclate, Youssef doit partir défendre la liberté en sa terre d'accueil. Sa dulcinée se retrouve conséquentement dans une misère financière et Henk ne cherche qu'à la subjuguier pour en tirer profit. Jusqu'où ira-t-il pour garder son pouvoir véreux ? Les deux amoureux réussiront-ils à concrétiser leurs plans d'avenir alors que la ville est plongée dans le chaos ?

*Claude Dion publie ici son deuxième roman, nous faisant voyager dans le New York du XIX<sup>e</sup> siècle. Ses connaissances historiques approfondies ainsi que son écriture aussi imagée que brillante donnent vie à de riches personnages campés dans un décor typique de l'époque et de la région.*